

« UN RÊVE GREC » (1993)

Mon, ton, son, notre, votre, *leurre*

Demain ou plus tard, il vous suffira d'aller à côté, à la Faculté de Médecine toute proche, pour savoir ce qu'il en était au XIX^{ème} siècle du désir du scientifique, du savant comme on le disait à l'époque. Au fond du hall, s'y épanouit une statuaire dans le goût baroque du Bernin. Celle-la n'est ni Sainte Thérèse ni une mystique, mais une jeune femme ou une jeune fille, le bras gauche soulevant gracieusement un pli de façon que vous ayez la possibilité d'apercevoir la modestie, la réserve même qui empreint son visage tandis que le droit dévoile de beaux seins, hélas ! de marbre. Sur le socle imposant, deux lignes gravées en capitales romaines par le lapicide annoncent la noble intention qui la fit admettre en ce lieu austère voué à l'étude - elle est : *La Nature se dévoilant devant la Science*.

Tout à coup, vous serez peut-être assaillis d'images désuètes, vous imposant la vision fugace de dignitaires aux côtés de danseuses, sans doute délicieuses, tel le célèbre frou-frou bleuté de l'Opéra peint par Degas.

Cette *Nature se dévoilant* dans ce grand hall, ne s'agit-il pas de fait, d'une évocation publique de qu'on nommerait aujourd'hui... enfin, ce que déjà on attendait d'elle, ma foi, qu'elle se livre aux regards, la Nature, avec pour conséquence l'identification de la Dame à une praticienne somme toute du streep-tease ce qui est, s'agissant de *la Nature*, du plus haut comique en l'affaire. Ce n'est sans doute pas Bernard d'Espagnat qui me contredira quand sa méditation concernant les conséquences de certaines expériences cruciales de son champ, la physique quantique se supporte du titre : *Le Réel voilé* (1), s'il l'est aujourd'hui voilé, c'est déjà que, pour eux les scientifiques, l'espoir sévissait. Naturellement il sévit encore. Il n'y a qu'à consulter les articles de revues telles *Nature* ou *Science*, revues scientifiques du plus niveau pour s'en convaincre, se laisser persuader assez facilement qu'elles ont leurs fous de la méthode expérimentale et que la science la plus sèche se substitue à la religion, à moquer seulement si le cœur en dit.

Prenez-le comme bon vous semble, et même qu'ils la prennent comme bon leur semble, cette « nature » parce que dit brutalement, il s'agissait de la séduire la Nature, et même la « mater » par tous les moyens - le mot recouvrant à l'oreille, *mâter un navire*, ce qui est dire d'un phallus le pourvoyant, ce phallus avec justement ses voiles intéressant fort bien le propos *puisqu'il est ce point de manque qu'il indique du sujet*. Ce qui est proprement en question est ainsi de l'ordre du regard, de la dialectique du Maître et de l'esclave, puisque mater, signifie tout autant *abattre, rendre docile*, que *voir* avec le plus souvent une nette

(1) B. D'Espagnat : *Le réel voilé* - Fayard 1994

connotation érotique.

La langue toujours témoigne, en son « être » l'inconscient gîte et s'agite. Je rappellerai que *maton* désigne couramment le fonctionnaire d'un établissement pénitentiaire, en vous laissant le soin *d'en chaîner* vous-même l'origine. Le mot appartient au français, qualifié de trivial par ceux qui sont peu au fait de la dimension du discours courant les rues, notre vrai et dernier salon littéraire.

Aujourd'hui, il apparaît que pour les scientifiques, abasourdis des conséquences de certaines expériences de la physique quantique quant au réel, je veux dire ceux qui, premièrement, se savent piégés, deuxièmement pour ceux qui s'interrogent au réel, à l'Un, le dos au mur, c'est la désillusion et, pour employer la terminologie précise de la psychanalyse, la castration. La physique se cogne à l'impossible, au réel. Quant aux autres, les sans interrogations, le réel, passé muscade.

Cette im-passe, on en parle aussi dans un ouvrage dont le titre *Le Cantique des quantiques* (1) nous suggère qu'un mot d'esprit n'est jamais innocent.

Il faudrait ouvrir d'urgence l'autre oeil du cyclope public, ce borgne, en précisant davantage à ces scientifiques qui flairent la trace sans pouvoir reconnaître *l'odeur de la Chose*, et puis à tous ceux qui lancent si force ruade quand ils parviennent maintenant sur nos divans avant que de s'apaiser, se calmer enfin peu à peu - que la psychanalyse malgré son look-oum culturel, il en faut du temps pour apprendre du miroir son silence : qu'elle n'est pas une thérapeutique *à priori*, certes un en-plus clinique évacuant, libérant le corps souffrant de toutes sortes de saloperies, de pauvres misères dues à son parasitage par le langage - cet *en-plus* clinique la différencie fondamentalement, de toute autre forme de soin.

Que puisse se révéler au sujet qu'il touche au dormeur quand il croit veiller puisqu'en effet *l'homme* (*ἄνθρωπος*) *touche* (*ἅπτεται*) *au dormeur quand il veille* (2). Qu'il n'y a rien, rien à voir ou plutôt qu'il n'a à voir que ce que chacun, chacune doit voir, ce qui ne va pas très loin, juste au plus près de son désir. C'est l'enseignement de la psychanalyse, l'enseignement de Lacan : *l'éclair lui fait peut-être bien faire, un jour, au sujet, un petit tour dans l'univers mais il démontre assurément qu'il n'y en a pas*, paroles à ne pas confondre avec un bruit à réfuter d'avance sans s'y mouiller. *Le monde est un rêve de chaque corps* (3), c'est bel et bien la découverte de Freud.

Le rêve protège le désir de dormir, on dira que le parlêtre appartient à l'aune du désir de sommeil, il est bel

(1) *Le cantique des quantiques* : S. Ortoli et J.P. Pharabod - biblio essais 1984

(2) Héraclite op. cité fragment 26

(3) J. Lacan : *Désir de mort, rêve et réveil* - réponse de Lacan à une question de C. Millot in L'Âne n°3

et bien attaché à une mesure quand il croit veiller.

Autant dire que cet effet de *sidération et lumière*, ce qui se manifeste quand l'Inconscient fait connaître son avis, au temps dire que ce luit-là, cette lumière-là, à chacun ne cèle, qu'il recèle, quand sous le poids de l'inconscient, avec lat. labor, *il chancelle*, serf, esclave de cet Autre qui l'enserme et qui sait, sait vous, c'est vous *celui-là*.

Dans l'aRIMage de la langue du sujet, l'analyse tranche, aveuglé, leurré, dépendant de la lecture qu'il fait de son analysant, soulevant *de travers* son discours, de l'ombre qui masque le réel -, subissant et tout autant, saisissant le malentendu, une Sibylle grimaçant parfois des choses...

Boiteux-boitillant, à son écoute à l'équivoque, son effet - le déménager durement le sujet, douillettement en ménage, à la colle avec ses répétitions de corps mourant à la dérive -

Le sujet, il peut toujours s'essayer à se réveiller, essayer, son corps parlant dans l'espace analytique, à l'essuyer au moins du sommeil. Ça ne sera pas sans effet pour lui qui, de son errance toujours ici-bas cause, car se peut déchirer quelque jour pour lui en un éclair avec les moires du langage, la scintillation du semblant. C'est la révélation d'une analyse quand elle touche un jour au réel.

Quid de se dévoiler sans rien montrer ?

Ne le savent-ils donc pas, les enfants du jour, que *Rien ne cache autant que ce qui dévoile, que la vérité, qu'Alétheia* susurre doucement L'Etourdit (1), c'est *Verborgenheit* tandis que la plupart s'épuisent encore à vouloir croire qu'il y a quelque chose à voir.

Il me faudra toujours davantage vous inciter à le considérer l'objet, l'objet dit petit *a*, l'objet cause du désir, comme support de l'image, toujours prête à s'effiloche, à se transformer, à se métamorphoser l'image, l'image du monde. Le *a* n'a pas d'image spéculaire et pourtant sans écarquiller ses yeux, il se trouve cibler toute la charge du spéculaire. D'où l'équation : l'objet *a* supporte l'image, le réel supporte le fantasme, le fantasme protège le réel, qui l'a vécu peut reconnaître de son oeil le vide.

Soit donc *a*, qui dans le retentissement de la parole résonne en son mitan (dans cette zone de limbe entre chaque signifiant) et qui, au noyau du regard édicte la chose vue, proprement l'impose.

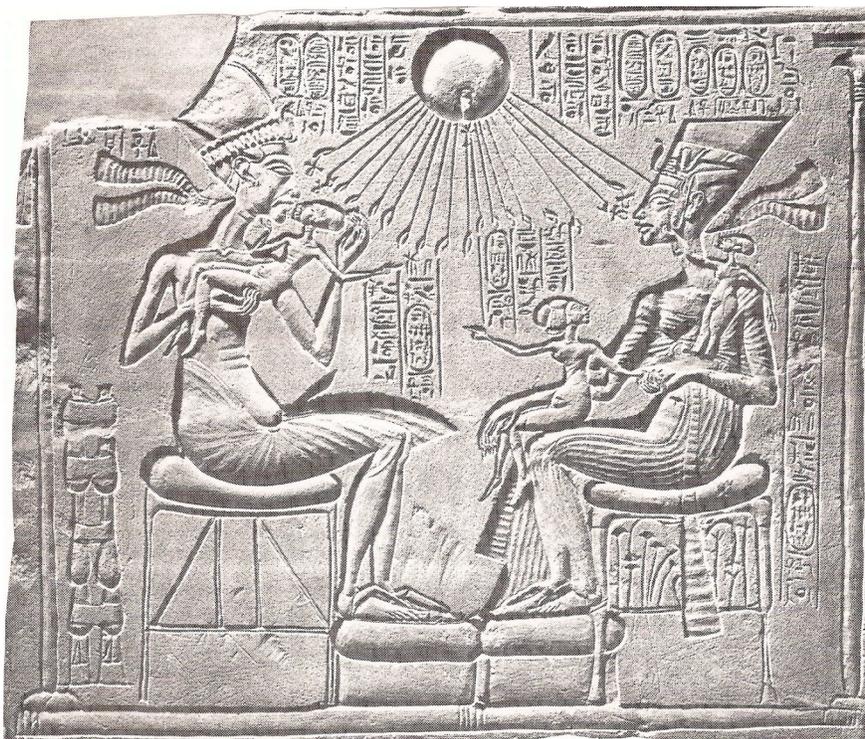
Laisser flotter son regard, c'est abandonner, *s'abandonner* - en s'essayant à calmer cette appétence donnée à tout prix au sens, ce qui implique de *se mettre entre parenthèses* - je suggère de « voir » sans se re-garder, pas facile de voir plusieurs de nos icônes, en prenant parfois en compte le long terme cher à l'historien ; icônes désignant ici les modèles, schémas et autres représentations à l'orée de l'imaginaire et du symbolique utilisées par les arts les sciences.

(1) J. Lacan : L'Etourdit in Scilicet n°4 - Seuil 1973

Dans le champ de la psychanalyse, laissant sur les *paroles-paroles* de l'analysant *flotter son écoute*, on y entend quelquefois des résidus de langage, un *dire* accolé à cette glue, la langue et, parfois, un au-delà de l'équivoque.

Comme entendre n'est pas écouter, voir n'est pas regarder.

Nous allons constater la permanence de groupes de formes similaires ou quasi - à travers le temps et l'espace, bref, ce que je crois pouvoir nommer des « invariants iconiques », qui apparaissent un jour disparaissent, puis réapparaissent des vaisseaux fantômes géométriques.

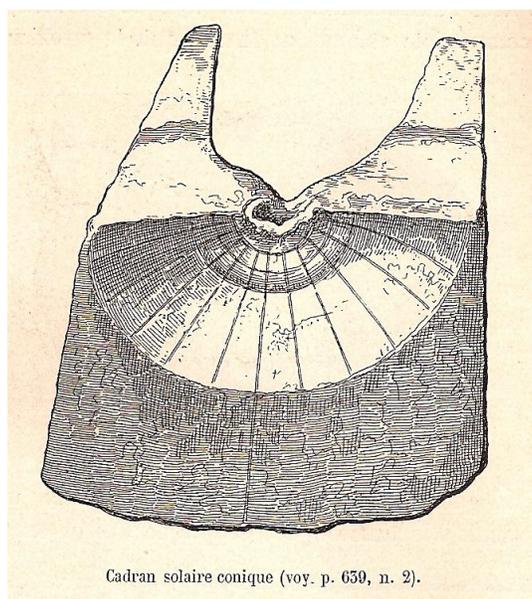


NEFERTITI ET AKHENATON AVEC LEURS TROIS FILLES

Relief d'Autel, Berlin, musée d'Égyptologie

Le culte solaire est très ancien, aux origines même de l'Égypte, celui d'Aton ne date pas d'Akhénaton, ce grand pharaon mystique qui imposa à l'Égypte pendant son règne, vers 1380 avant J.C., l'adoration unique, le culte exclusif du soleil en écartant systématiquement les autres dieux, provoqua une très grave crise politique et religieuse qui eut assez d'effets à cette époque lointaine pour nous concerner encore aujourd'hui. Il suffit pour cela de se souvenir du *Moïse et le monothéisme*, de Freud. Il s'agit de repérer la *permanence de groupes de formes, similaires ou quasi* - à travers le temps et l'espace et cela sans aucune recherche de sens, mais supportant différents discours soit religieux, soit scientifiques, ici la représentation

du soleil avec ses rayons.



Cadran solaire conique (voy. p. 630, n. 2).

CADRAN SOLAIRE GREC in Histoire des grecs – Victor Duruy éd. Hachette Paris 1887 T. I p. 639

Voilà maintenant le cadran solaire grec avec ses rayons.

Galilée et Aristote – écrit Kuhn (1) - voyaient-ils réellement des choses différentes quand ils regardaient le même genre d'objets ? J'ai, par exemple, précise-t-il, une conscience aiguë des difficultés créées si l'on dit que lorsque Aristote et Galilée regardaient des pierres qui se balançaient, le premier voyait une chute entravée et le second un pendule ... et il poursuit : plutôt qu'un interprète, l'homme de science qui adhère à un nouveau paradigme ressemble à l'homme qui portait des lunettes donnant une image inversée.

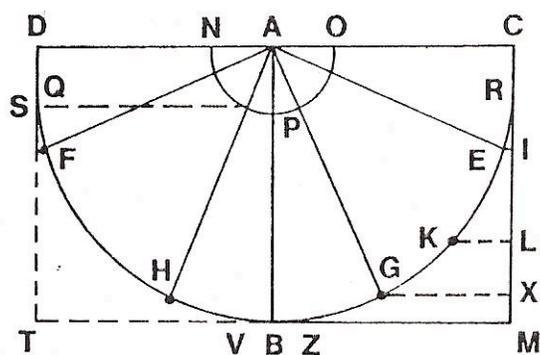
Comme il a changé de lunettes l'homme, en apparence seulement de nombreuses fois déjà en de nombreux siècles, vous devriez pouvoir admettre sans surprise la cause d'un si tenace acharnement quant à son vouloir scruter avec un tel enthousiasme, à qualifier d'oedipien la *porte du palais*, en effet bien incestueux de cette Nature.

Nous voyons quelque chose comme un clou fixé contre un mur auquel est suspendu un poids quelconque au bout d'une corde. Rien de plus unaire que ce trait vertical, immobile, à moins que votre main ou bien le vent ne l'anime dès lors il se balance, la pierre décrivant la figure géométrique connue de tous.

Voici un schéma du Père Mersenne, extrait de sa *Cogitata Physico-Mathematica* parue à Paris en 1644, sous l'index *Propositio XV*, que présente Alexandre Koyré (2) :

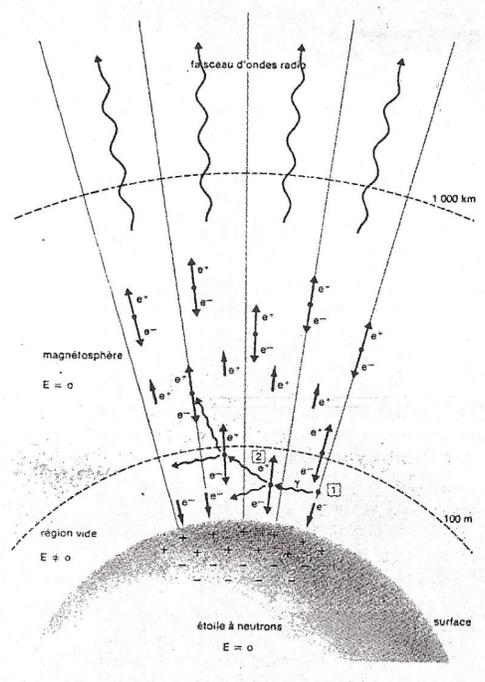
(1) T. S. Kuhn : La structure des révolutions scientifiques – éd. Champs Flammarion 1983

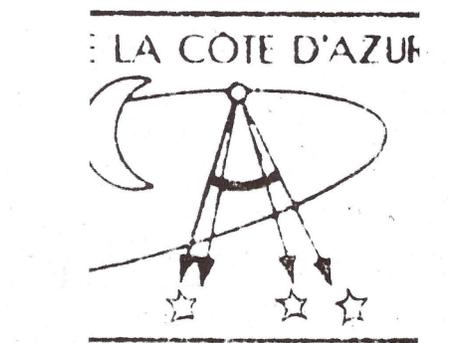
(2) in « Etudes d'histoire de la pensée scientifique » Gallimard 1980, en appendice d'un texte : *Une expérience de mesure* concernant justement le pendule ... p. 317



EXPERIENCE DU PENDULE

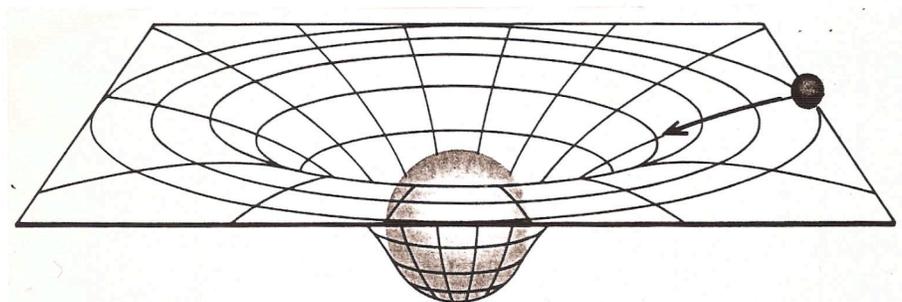
Vous n'avez jamais pu voir et ne verrez jamais ces quelques traits étoilés qui graphisent son mouvement contre votre mur : il n'y a toujours qu'une seule corde et dès lors qu'un seul trait en mouvance. Il s'agit d'un cadran solaire qui lui aussi ne donne à voir strictement jamais rien d'autre à voir qu'une seule ombre en mouvance.



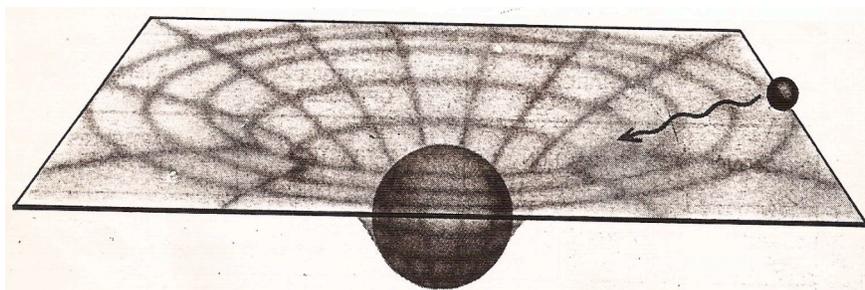


TAMPON POSTAL : la Côte d'azur

Ce big-bang dont on nous bat les oreilles, il appartient au puissant fantasme de l'origine et participe à la graphie de cette série :



RELATIVITE GENERALE



MECANIQUE QUANTIQUE (in Pour la Science, mai 1988)

Et de citer René Thom qui écrit, dans ses *Modèles mathématiques de la morphogénèse*, qu'il verrait volontiers l'archétype fondamental de la notion d'espace, l'Urbild de la spatialité, dans l'image d'un point centre organisateur qui s'étoile en une configuration sous-tendant tout un espace associé.

Dans l'apologue antique, concernant les peintres grecs, Zeuxis et Parrhasios (qui ont pratiqué le travail de la peinture vers 450 avant JC), le mérite de Zeuxis, disait Lacan, est d'avoir fait des raisins qui ont attiré

des oiseaux. L'accent n'est point mis sur le fait que ces raisins fussent ...parfaits, l'accent est mis sur le fait que même l'œil des oiseaux y a été trompé. La preuve, c'est que son confrère Parrhasios triomphe de lui d'avoir su peindre sur la muraille un voile, un voile si ressemblant que Zeuxis, se tournant vers lui, lui a dit – alors montre nous, toi, ce que tu as fait derrière ça? Par quoi il est montré que ce dont il s'agit, c'est bien de tromper l'œil Triomphe, poursuit Lacan, sur l'œil du regard. (1) - triomphe de Parrhasios, du regard, comme Maître loup s'en fut et court encore.

Ce qui est à souligner dans plusieurs types d'appréhension du réel par la physique, appréhension au double sens du mot, dont le second sens *est crainte* (en effet, ça brûle depuis Freud, en la demeure d'autant que *cogiter* est bien la meilleure façon de l'éviter, le réel), cette appréhension, c'est une approche qui veut malgré tout croire, trop souvent croire, encore qui ne peut pas sauter le pas, le pas du pas.

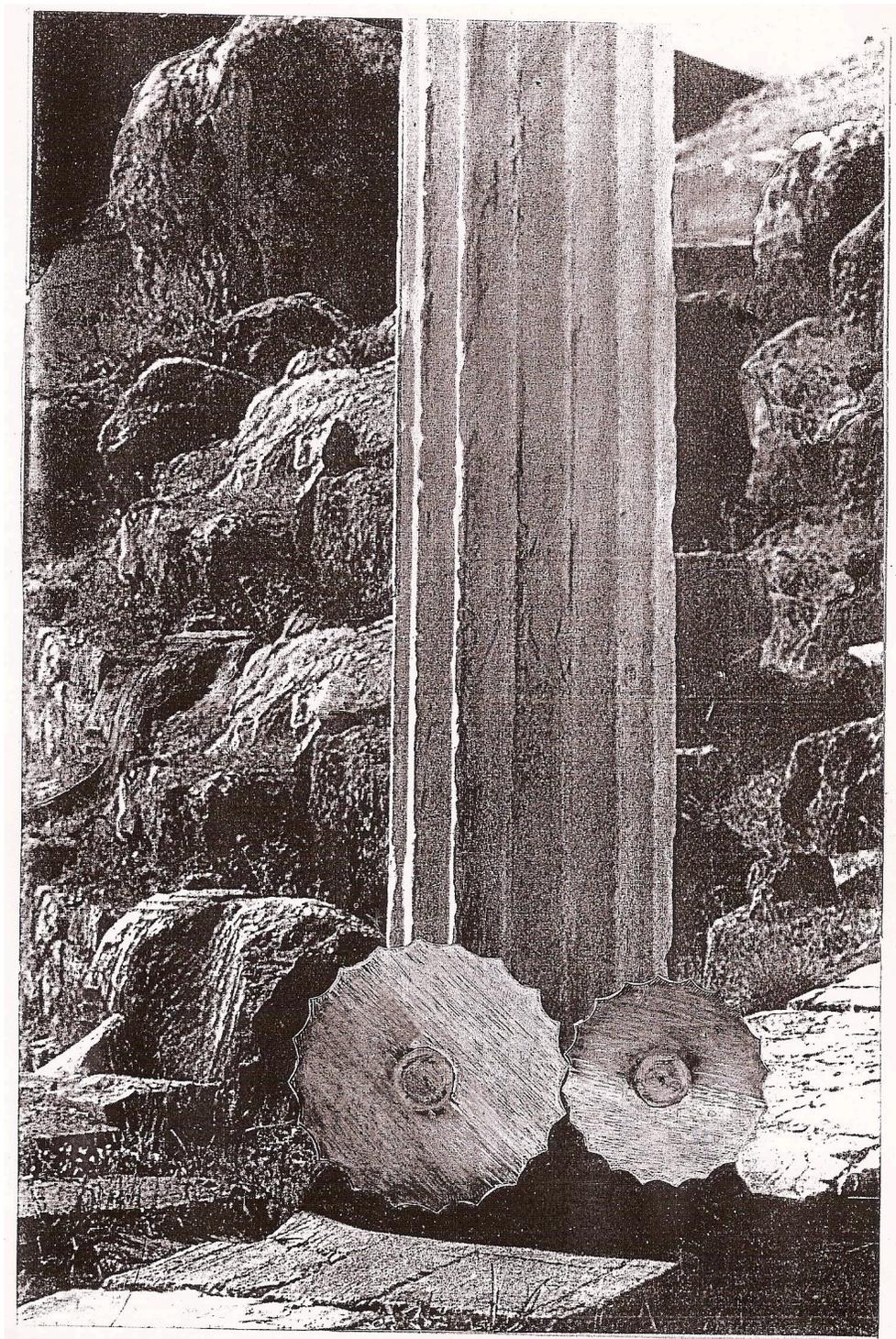
La merveille de l'affaire Zeuxis / Parrhasios, qui a traversé les siècles, je vais essayer de la compléter en dialoguant avec ce que Lacan a posé de l'avènement du regard sur l'œil. Zeuxis, comme le ferait tout un chacun devant un voile, a pensé c'est certain, il nous le dit, qu'il y avait quelque chose *derrière ce voile*, quelque chose derrière, au-delà *puisque'il y a un voile*. Ça donne déjà une idée du piège, de la machine infernale bricolée par Parrhasios des dizaines de siècles avant toute théorie du langage.

Parrhasios ne pouvait savoir ce que peindrait Zeuxis pour assurer à coup sûr sa prééminence, il lui était nécessaire afin de duper celui-ci, inexorablement de tenir sa prise, de le précéder -logiquement. Or, premièrement les peintres du temps avaient l'habitude de tendre un voile devant leurs œuvres et secondement, voiler renvoie, appelle irrésistiblement au *dévoiler*, au *dévoilement* - *Aléthéia* = *verborgenheit*. Pour tromper des oiseaux et se faire ensuite admirer des hommes, Zeuxis a peint, non pas des *raisins parfaits* mais des raisins pour des oiseaux, les raisons de son désir de les enchanter, vieille histoire de la chasse et du piège - en tout cas, il a peint - j'insiste - littéralement pour des grives tout comme le « *povere* » d'Assise enchantait les moineaux. Pour tromper l'homme, il était nécessaire que Parrhasios peigne pour Zeuxis, là il serait plutôt question de l'art du rhéteur. Dans le *Gorgias*, Platon rapproche la magie de l'art de celui du verbe, *ce grand seigneur*, dit-il, *au corps minuscule et invisible*, dont il montre l'extraordinaire pouvoir d'illusion tel qu'il se manifeste non seulement dans le discours oratoire, mais aussi dans les écrits des physiologues, les controverses philosophiques, où il ne s'agit que d'opinions etc...

Les oiseaux picorent les raisins et certes pour eux « des raisins sinon rien » et c'est dire « pas de faux raisins pour eux possibles », à comparer au premier vers du beau distique d'Angelus Silesius : *la rose est sans pourquoi, fleurit parce qu'elle fleurit*.

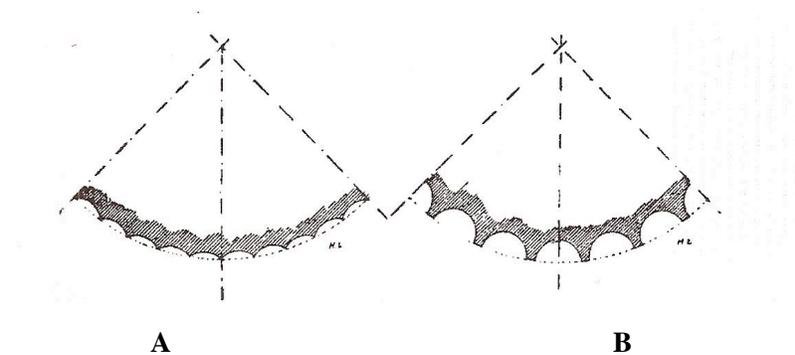
Zeuxis lui, picorant au fruit de la même technique d'illusion, inventée d'ailleurs par Apollodore, victime du même semblant, a été coincé dans les rets du symbolique et de l'imaginaire par ce rhéteur de Parrhasios.

(1) J. Lacan : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse – op cité p.95



LA TEKHNE
Montage J.F. Chabaud

Ce modèle grec, cette colonne m'invita en 1986, au périple de ce que j'ai commencé à *donner-à-voir* : c'est-à-dire *qu'il devait exister d'autres invariants iconiques complexes*.



TRACE DES CANNELURES IONIQUES, des époques archaïques (A) et classiques (B)

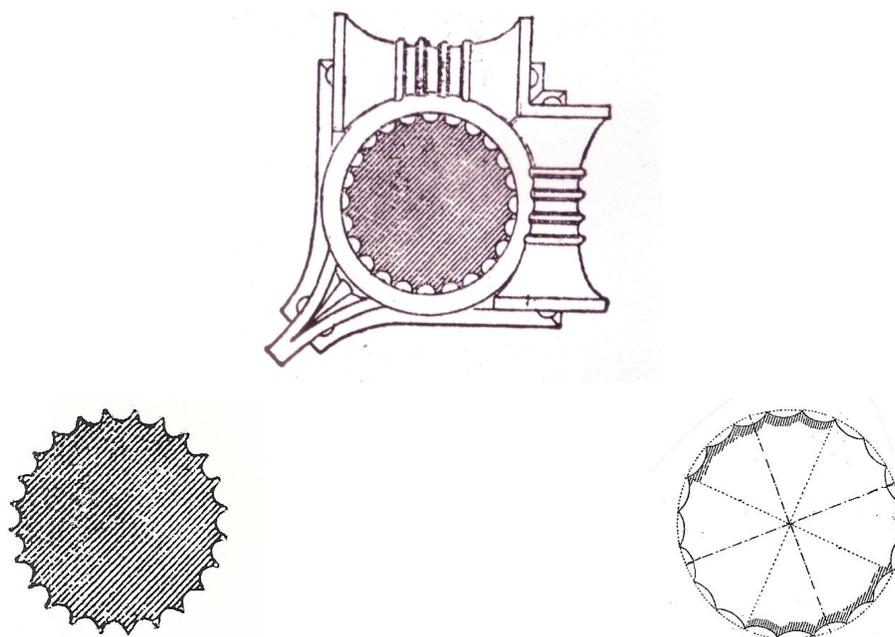
La colonne ionienne possède toujours une base. Le nombre de cannelures de la colonne dorique varie de 16 à 24, il est souvent de 20. Le fût de la colonne ionienne, de l'époque archaïque, portait jusqu'à 40 cannelures qui, peu profondes au début, se rencontraient à angle vif, comme celles du fût dorique.



TAMBOUR DE COLONNE in Delphes, École Française d'Athènes – éd. Du Chêne Paris 1943

Le fût grec est un engrenage, si vous le sectionnez latéralement, sa coupe constitue une suite d'engrenages très convenable et parfaitement visible. Je la nomme cette forme un *invariant iconique* : il a plus de 25 siècles et il est grec.

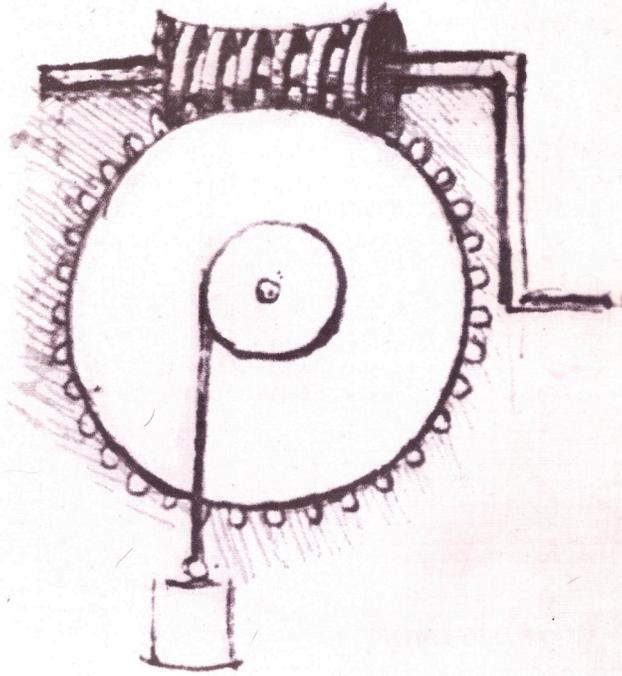
Le génie grec ignorait tout au Vème siècle av. J.C. de cet engrenage et du secret de sa puissance. Peut-être, Archimède en aurait trouvé le principe, sans doute une roue d'abord dont la jante serait fichée de piquets de bois, comme une auréole, l'auréole de nos saints. La fameuse loi, concernant la vitesse relative des différents engrenages est donnée par Pappus comme ayant été démontrée par Archimède et par Philon de Byzance. Nous n'avons jamais constaté dans un texte grec ou autre, à ma connaissance, une mention d'un quelconque rapprochement entre la forme cannelée du tambour de la colonne grecque et l'engrenage, son calque. Quoi qu'il en soit, la première attestation de l'engrenage décrite sous cette forme précise de roue dentée en fer serait, nous dit le *dictionnaire des sciences et des techniques* du XIème et XIIème siècle, en plein coeur de l'amour courtois, à peu près au temps du poète occitan Arnaut Daniel, si estimé de Dante. Les sociétés préindustrielles et industrielles, qui l'ont utilisé de plus en plus massivement ensuite, n'ont jamais observé que la colonne grecque, son fût dorique ou ionien, peu importe, supporte l'extraordinaire développement de l'engrenage tant, je suppose, son halo fantasmatique, son *wo es war*, son *là où fut ça*, est prégnant - car elle est la Grèce, celle des temples, des amphithéâtres, du mythe d'Oedipe et des dieux illustres qu'on va pourtant trouver le courage extraordinaire de déplacer d'un quart de tour, mais qu'on admettra comme utiles, avec raison.



PLAN D'UN CHAPITEAU D'ANGLE DE L'ORDRE IONIQUE

Quand je vois un plan d'un chapiteau d'angle de l'ordre ionien dans le bel ouvrage d'un architecte des

monuments historiques, préfacé par Hourtack en 1939, pourquoi donc ce manque à voir? Ce refus de voir en crève les yeux, ça fait mal aux yeux, deux expressions courantes concernant l'évidence, la douleur de voir.



L'ENGRENAGE A VIS SANS FIN, dit globoïdal, est conçu pour s'adapter à la forme de la roue dentée qu'il entraîne. Cet engrenage fut imaginé par Léonard de Vinci pour éliminer les risques de blocage inhérents aux vis sans fin n'ayant qu'une dent en prise.

La puissance des sociétés industrielles est toujours supportée par cet invariant iconique, il y en a partout, tous les types d'écrancements, de l'horloge de Huysmans qui inaugure l'univers de la mesure précise du temps à votre montre, au moteur de votre voiture jusqu'à votre ascenseur et à la scie circulaire - tous insérés dans la colonne grecque, mieux à dire, *constituant* le fût dorien ou ionien des origines : le fût grec *princeps*.

Il n'y a rien, rien à voir - *le monde est un rêve du corps*, et quand il y a, soi-disant quelque chose à voir, vous vous retrouvez devant des formes complexes du fond des âges et qui gentiment se répètent, qui apparaissent un jour, disparaissent, puis réapparaissent – des vaisseaux fantômes géométriques que nous utilisons, et là-dessus chacun mathématicien, astronome ou pas, y va de son discours savant et mieux encore, de ses découvertes. Il est tout à fait certain, jusqu'à preuve du contraire, que les présocratiques ignoraient que leurs colonnes, leurs fûts de colonne constituaient, étaient constituants d'une des clefs majeures de ce qui va devenir leurs automates et leurs arts mécaniques., naturellement notre industrie ignore que nous sommes complètement assujettis dans ce *là où fut ça*.

Dans une cure analytique, le sujet est emmailloté depuis longtemps, comme un enfant au berceau dans ses répétitions, l'engrenage du symbolique au-delà de lui, et dans la cure, ce qui se passe, cet engrenage va en quelque sorte se gripper, tel un noeud bien serré avec un joli trou dedans.

Ces invariants, sans cesse présents, peuvent nous donner le sentiment de la négation du temps alors que bien sûr, nous devons fermement nous en convaincre, il n'y a pas l'ombre d'une éternité, pas d'éternité du tout pour ce corps au niveau macroscopique – *je suis un corps, un corps parlant* - drôle de rêve, à durement réduire que ce sentiment d'éternité. L'écoulement du temps, si familier, est un leurre tout comme le sentiment commun de l'espace. L'inconscient ne connaît ni la mort ni le temps, sa reconnaissance a des effets qui apparaissent durant l'analyse, ça laisse des traces proprement de stupeur et même de la stupor des latins. Les physiciens nous rejoignent puisque ça fait une pluie qu'Einstein nous dit le temps comme élastique, comme dépendant de la position et de la vitesse d'un objet et que d'Espagnat, comme de nombreux physiciens, tous à vrai dire parlent de l'espace, en dernière analyse, comme un mode de notre sensibilité.

Il m'est arrivé de penser que nous étions, ceux d'aujourd'hui, un produit d'une science-fiction des grecs. Nos auteurs de science-fiction inventent aujourd'hui un futur de rêve, un futur mythique, un avenir de... « La science de rêve », un avenir du rêve - du rêve de tous ceux qui parlent, rêves d'artistes inventant, créant des réponses possibles, plausibles et fantastiques pour l'avenir. Les artistes ont bien souvent raison, avant la raison de tout le monde. La science-fiction peut venir tout autant du passé qu'émerger de notre présent. En Grèce, on crée des automates tout en craignant si fort que les statues des dieux ne s'enfuient ou n'agressent le quidam, qu'on les enchaîne à leur socle ; nos usines sont remplies à ras bord de cet invariant, de ces trucs qui tournent... en fait de colonnes grecques, on peut considérer que nous sommes leur science-fiction aux grecs, un lapsus ou un witz des grecs.

Un rêve : mon, ton, son, notre, votre, *leurre*.

Ce qui fait l'ordinaire des jours, ce que voit ordinairement l'œil, j'allais dire ce à quoi il peut s'attendre, ce à quoi au vrai il s'attend, et c'est nommer le sens, les multiples sens dont le monde est gorgé, constitué, et qu'il admette, l'oeil du sujet, le risque du regard et un réel se peut déployer - plus précisément se flairer la chose qui y était pliée.

